

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 24

Artikel: Comment on règle sa montre à New-York
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193003>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand, le soir même, les cinquante mille francs furent remis chez lui, Edmond dit à sa femme :

— Prends cela et achète une maisonnette avec un jardin et quelques champs où puissent courir nos enfants... Je ne veux rien garder ici de cette somme, car je n'aime pas cet argent-là.

S'il fallait retirer de cette histoire une autre moralité que celle qu'elle porte elle-même, j'ajouterais : Travaillons tous à gagner notre tombeau, qu'il soit de pierre ou de gloire !

Actions de grâce d'un flâneur.

Destin, je te bénis, car je n'ai rien à faire,
Rien du tout, absolument rien.

Il n'est pas aujourd'hui sur le double hémisphère
De sort plus heureux que le mien.

Je me lève fort tard, alors que je me lève;
Sur un banc je vais me caser
Près du port, et bientôt je trome sur la grève
Un oisif avec qui causer.

Je place mon menton au sommet de ma canne,
Puis je m'occupe à regarder

Un enfant qui s'amuse, un chien que l'on chicane,²
Un bateau qui vient d'aborder.

Un papillon qui vole, un nuage qui passe,
Le bleu du lac, l'azur des cieus,
D'un vapeur qui s'enfuit la bouillonnante trace,
Tout ce qui vient frapper mes yeux.

O ma belle Genève, ô ma noble patrie !
J'admire tes quais et tes ports ;
Pourquoi donc voyager, lorsque ma flânerie
Se trouve si bien sur tes bords !

J'arpente lentement tes belles promenades,³
Tes frais et verdoyants vallons,
J'entre au café, je bois du rhum, des limonades,
Puis je fais trois repas fort longs.

Je vais à Plainpalais si le temps est superbe,
Son ombrage est selon mes vœux ;
Je m'étends sur un banc ou me couche sur l'herbe,
Là je fume un cigare ou deux.

Je regarde passer les gens qui se promènent,⁴
Plongés dans un moelleux repos,
Et les ombres du soir lentement me ramènent,⁵
Car je m'arrête à tout propos.

Je rentre enfin, lassé de ma longue tournée,
Puis je dors un temps infini.
Ainsi passent les jours, ainsi passe l'année ;
Sois béni, destin, sois béni !

J. PETIT-SENN.

On rance.

L'est bon d'être mènadzi et de ne pas attatsi sè tsins avoué dâi saocesès ; mâ tot parâi faut cein que faut, et clliâo que sont trào pegnettès ne vaillent pas mé et pas pi atant què lè rupians, kâ sè font càhi de tot lo mondo.

Lo père Tirebatz étâi de clliâ sorta, et portant n'étâi pas dein la misère, bin lo contréro, et quand bin l'avâi prâo de quiet, l'arâi pe vito demandâ l'ermonna què de la bailli.

On iadzo que dévessâi lâi avâi onna mise pè lo bou dâo Dzorât, lâi étâi z'u roudâ cauquiè teimps dévânt po poâi vouâiti cé bou à se n'ése et po choisi bin adrâi la misa que l'avâi einviâ de féré ; mâ quand l'a étâ pè la Corbassire et que l'a volliu châtât lo rio, lo pourro Tirebatz s'est eincobliâ, et lo vouâiquie étâi

lè quatre fai ein l'ai su on moué de bou-rin, que lo pourro diablo n'a pas été fotu de sè relévâ, kâ l'avâi étâ on bocon étoumi pè sa rebedoulâie, et sè trovâvè tot mafi. Ma fâi, lo selâo étâi mussi du grandteimps, lo né vegnâi et on ne ve binstout pe on istièrè, que lo gaillâ dut passâ la né dézo onna covagne. Lo leindéman matin, l'eut tant pou d'acquouet que fut d'obedzi de dzourè quie, kâ ne poivè pas sè teni su sé guibôlès, et pas fotu de modâ.

Quand sè dzeins viront que l'avâi décutsi et que ne rabordâvè pas pè l'hotô, coumeinciront à s'eincousenâ. Sa fenna allâ contâ l'affèrè âi vesins, qu'alliront fèrè onna battiâ du la Moille-Saudzon tanquiè à Riond-Bosson ; mâ po rein, et revegniront bredouille et la pourra fenna sè crèyâi dza que son Tirebatz étâi passâ l'arme à gautse, kâ n'avâi pas de risquo que l'aussè dépeinsâ oquiè po cutsi dein lo défrou et le coumeincivè dza à sè lameintâ quand, dévai lo né, on lâi ramenâ se n'homo. C'étâi dâi dzeins de pè Riograôbon que l'aviont trovâ per hazâ ein alleint à Fraidêvela, que l'aviont recognu et que lo rameniront à sa pernetta, que lè remachâ bin adrâi ein atteindeint.

Tirebatz du resta on part de dzo âo l'hi, et quand fut remet, sa fenna lâi fe : « Ora, n'est pas lo tot ! foudrâi prâo bailli oquiè à clliâo qu'ont étâ tot lo dzo après tè pè lo bou, et à clliâo que t'ont ramenâ, kâ l'ont bin affanâ.

— Etiuta, Fanchette, se lâi repond Tirebatz, que ne s'ein ne tsaillessâi pas : Clliâo que m'ont tsertsi ne m'ont pas trovâ, et clliâo que m'ont trovâ ne mè tsertsivont pas ; dinsè, ne dâivo rein à nion, et se ne sont pas conteints, que l'aulont sè grattâ ! »

Excursions Lausanne-Zermatt.

L'année dernière, MM. Ruffieux et Ruchonnet, à Lausanne, eurent l'heureuse idée d'organiser, à prix excessivement réduits, une charmante excursion à Zermatt, dont tous sont revenus enchantés. On ne peut, à ce sujet, que féliciter l'agence Ruffieux, car il est évident que les conditions exceptionnellement avantageuses dans lesquelles cette superbe course peut s'effectuer, en ce qui concerne les frais de chemin de fer et d'hôtels, permettent à nombre de gens — qui n'auraient pu s'accorder ce plaisir aux prix ordinaires — de parcourir, en très peu de temps, l'une des plus belles contrées de la Suisse, l'une de celles qui offrent les spectacles à la fois les plus variés et les plus grandioses. Tous ceux qui l'ont visitée en ont gardé d'ineffaçables souvenirs.

L'expérience acquise par l'essai de l'année dernière a permis à MM. Ruffieux et Ruchonnet d'améliorer encore leur

programme en accordant aux excursionnistes de nouvelles facilités, entr'autres celle de prolonger, jusqu'au *mardi soir*, le moment du retour, moyennant un billet supplémentaire à acheter à la gare de Zermatt.

Trois nouvelles excursions sont organisées. Elles sont fixées aux 18 et 25 juin et 2 juillet prochains. Tous les détails qui y sont relatifs se trouvent consignés d'une manière très claire dans un programme que chacun peut se procurer à l'Agence Ruffieux et Ruchonnet, à Lausanne, place St-Francois.

Comment on règle sa montre à New-York.

C'est chez les Américains qu'on peut apprendre à connaître la valeur du temps ; tout l'organisation sociale a, là-bas, pour objet, en quelque sorte, l'économie des heures de l'existence.

L'exactitude y est d'abord le principe de rigueur. Aussi, depuis longtemps, les horloges et les montres, dans toutes les villes, y sont-elles réglées d'après une heure unique. A New-York, cette heure est donnée par un appareil spécial appelé « la Boule du Temps » (The Time Ball).

La « Boule du Temps » est un énorme globe de métal pouvant glisser le long d'une tige de fer de 23 pieds, placée au sommet d'une tour élevée de 287 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle domine tout New-York et peut être vue à une distance considérable dans la campagne. La boule est montée jusqu'au sommet de la tige, et, tous les matins, à neuf heures, elle tombe le long de celle-ci ; sa chute indique donc l'heure exacte.

Un peu avant cette chute, un employé se montre sur la plate-forme de la tour et agite un drapeau : il annonce ainsi à chacun qu'on doit se tenir prêt à régler sa montre ou son horloge à l'heure, à la minute, à la seconde précises.

Peut-être y a-t-il quelque exagération dans cette recherche de la précision, mais elle est bien de nature à faire ressortir toute la valeur que les Américains attribuent au temps, toute l'importance qu'une rigoureuse exactitude a chez eux au point de vue des affaires. Il est bien certain que ce n'est point un peuple qui a un tel souci du prix du temps qu'on verrait, comme chez nous, attendre pendant des heures entières au guichet d'un bureau de poste pour y faire l'achat d'un timbre. La devise des Américains est : « Le temps, c'est de l'argent ».

Les Français s'amuse de tout. M. Paul Ferrier a trouvé dans le voyage du président de la République, à Nancy, le sujet de cette pièce de vers, publiée par le *Gaulois* :